

Dans l'École normale de ce temps-là, régnait une diversité de doctrines et d'influences qui pouvait être, suivant les esprits, ou très dangereuse ou très féconde. Les noms de Brunetière, de Boutroux, de Bergson, d'Edouard Le Roy, de Jaurès, peuvent servir d'étiquettes aux idées que l'on discutait passionnément dans la maison de la rue d'Ulm. Catholique complet, Masson avait une boussole pour se diriger au milieu de ce chaos. La conception de la vie à laquelle il s'attacha était ce stoïcisme chrétien qui, aux époques troublées, a séduit tant de nobles âmes chez ceux de notre race. Cela signifie l'élévation de la pensée, la richesse de la vie morale et l'énergie. Il y manque un peu de tendresse, mais la vie l'enseigne à ceux qui en sont dignes ; et Masson était de ceux-là.

Il subit avec succès les épreuves de l'agrégation des Lettres en 1903. C'était la première fois alors que j'assistais à cette cérémonie redoutable. Je revois Maurice Masson. Rien du pédagogue. Grand, élégant, d'une élégance fine et un peu mousquetaire. Il s'exprimait devant ses juges avec une aisance gracieuse, de la vivacité, un esprit discret. Mais les divisions nettes, les faits précis, les citations appropriées mettaient en relief la vigueur de sa dialectique et l'étendue de sa culture.

Comme il avait à un haut degré le goût de l'érudition et de l'archéologie, le directeur de l'École normale rêvait pour lui une belle carrière d'historien dans laquelle il fût entré en passant par l'École d'Athènes. Et tel eût été sans doute le brillant destin de Maurice Masson s'il n'eût pas aimé le devoir par-dessus tout. Or au début de l'année 1904 on vint lui proposer d'occuper la chaire de littérature française moderne à l'Université de Fribourg. Dans une Institution internationale où l'Allemagne avait des représentants nombreux et actifs, c'était un poste de combat. Cela ne se refuse guère.

Il ne s'agissait pas, bien entendu, d'exercer une influence